

Des Alpes aux Andes : quand Adam et Ève passent du coq à l'âne, ou la tâche ardue du traducteur

Stéphane Bourgue

Universidad de Antioquia

stephane.bourgue@gmail.com

Résumé :

Cet article se propose de présenter et d'expliquer le pourquoi de quelques expressions familières qui emploient la filière animalière pour se référer au comportement amoureux et sexuel de l'être humain. Il s'agit d'une étude concernant deux langues, le français qui se parle en France, et l'espagnol dont il est fait usage en Colombie. Plusieurs thèmes liés au champ lexical de l'amour et de la sexualité sont abordés. A chaque expression française est associée une expression colombienne lui correspondant d'un point de vue sémantique. Des précisions linguistiques et culturelles les accompagnent, cela dans le but de comprendre pourquoi le français et l'espagnol, d'un continent à un autre, ont parfois des divergences sur la façon de percevoir un animal, ou des différences dans la manière d'imager par l'intermédiaire des bêtes certaines caractéristiques de l'homme. Une analyse qui est centrée sur un registre familier et qui, à terme, doit nous permettre de statuer sur l'importance de la culture dans l'acte traductif.

Mots-clés : Langage familier, France, Colombie, culture et acte traductif, animaux, amour et sexualité.

Resumen:

Este artículo se propone presentar y explicar el porqué de algunas expresiones familiares que usan la vía animalista para aludir al comportamiento amoroso y sexual del ser humano. Se trata de un estudio que abarca dos lenguas, el francés que se habla en Francia, y el español que se usa en Colombia. Se abordan varios temas en relación con el campo léxico del amor y de la sexualidad. A cada expresión francesa se asocia una expresión colombiana que le corresponde desde un punto de vista semántico. Unas precisiones lingüísticas y culturales las acompañan, con el objetivo de entender porqué el francés y el español, de un continente a otro, tienen a veces discrepancias en la manera de percibir un animal, o diferencias en la manera de representar por medio de las bestias ciertas características del hombre. Un análisis que se centra en un registro familiar y que, al fin y al cabo, nos debe permitir decidir sobre la importancia de la cultura en el acto traductivo.

Palabras claves: Lenguaje familiar, Francia, Colombia, cultura y acto traductivo, animales, amor y sexualidad.

Les traductions sont comme les femmes. Lorsqu'elles sont belles, elles ne sont pas fidèles, et lorsqu'elles sont fidèles, elles ne sont pas belles. Cette citation de l'homme de lettres franco-marocain Tahar Ben Jelloun, un des écrivains francophones les plus traduits dans le monde¹, résume avec humour et clarté le grand dilemme auquel est constamment confronté le traducteur. Beauté ou fidélité ? Imagination ou réalisme ? Quiconque

s'essaye à l'art de la traduction littéraire – car c'est un art – se retrouvera inévitablement à la croisée des chemins, où voix du cœur et voix de la raison tenteront tour à tour de le faire vaciller en faveur de leurs intérêts respectifs. Entre fidélité et infidélité, si le choix peut s'avérer cornélien, un élément pourrait faire pencher la balance du bon côté. Ce facteur, ce pourrait être ce *patrimoine de connaissances et de valeurs propre à une nation à un moment de l'histoire* (CNRTL, 2010), ce que nous nommons communément la culture. Par ses caractéristiques, celle-ci unit donc les individus à l'échelle nationale mais les différencie souvent d'un point de vue international. Ce qui heureusement n'empêche pas les hommes d'avoir sur Terre des opinions communes puisque dépassant les frontières. Par exemple, nous humains, nous nous accordons à dire que nous partageons avec les animaux, que nous appelons d'ailleurs « nos amis les bêtes », un nombre impressionnant de caractéristiques aussi bien physiques que comportementales. C'est notamment le cas en ce qui concerne nos attitudes en matière d'amour et de sexualité. L'espèce humaine fait d'ailleurs partie de la grande famille des mammifères, ce qui facilite évidemment le rapprochement dès lors qu'il convient de parler de sentiments amoureux ou de vie de couple, d'érotisme ou d'acte sexuel. Au même titre que la violence ou l'argent, la sexualité est encore souvent considérée comme un « tabou », et s'exprimer sur le sujet semble parfois choquant, ou tout du moins gênant. Fort heureusement, le langage familier se propose de porter secours au locuteur embarrassé et, pour ce faire, met à sa disposition une quantité souvent impressionnante d'expressions. Celles-ci, qui peuvent avoir recours à des procédés tels que l'analogie, la comparaison ou la métaphore, ont parfois, du moins au départ, l'objectif d'être très claires, tout en choisissant leurs mots avec la préoccupation de ne pas heurter. Une certaine codification qu'un natif n'a pas toujours la capacité de déchiffrer, et qui représente fort logiquement le début du calvaire pour le traducteur. Ce dernier, soucieux d'adapter sa traduction du mieux possible à la langue d'arrivée et à la culture qui lui correspond, aura donc pour objectif de ne pas trop atrophier ni l'expressivité ni l'humour de l'expression qu'emploie la langue de départ. Mais l'étendue de la planète Terre et la variété des peuples qui l'habitent renforcent évidemment une diversité culturelle qui ne facilite en rien le travail du traducteur. Prenons le cas de la France et de la Colombie. Un océan et un peu moins d'une dizaine de milliers de kilomètres séparent l'Europe des Amériques. Ces deux pays sont donc affectés par un contexte géographique indéniable, auquel s'ajoutent un contexte politique et un contexte historique qui ne peuvent que les éloigner davantage. D'où les grandes différences qui existent entre la culture française et la culture colombienne, et cela bien que la langue française et l'espagnol de Colombie soient deux langues romanes. Des racines latines et une origine commune qui cependant n'ont pas empêché ces deux langues de se différencier au cours du temps. Rien d'étonnant quand on sait qu'une seule et même langue peut également subir une différenciation en son sein. C'est notamment le cas de la langue espagnole. De nos jours, l'espagnol péninsulaire et l'espagnol de Colombie divergent sur certains points. Or l'Espagne et la Colombie ne forment plus une seule nation comme c'était le cas auparavant, et si la première appartient au Vieux Continent, la seconde a continué de se développer sur le Nouveau Monde. Ces deux pays, qui parlent aujourd'hui un espagnol différent, ont

donc deux cultures différentes. Au sein d'une nation, la culture est donc fortement liée à la langue. On peut même dire que la première a une incidence sur la seconde. Mais en est-il de même en ce qui concerne la culture et l'acte traductif ? Pour répondre à cela nous allons présenter quelques expressions françaises et colombiennes appartenant à un registre de langue familier. Sémantiquement parlant correspondantes, ces tournures populaires ont recours à des images animalières dans l'intention de dépeindre certains comportements amoureux et sexuels de l'être humain. Ces expressions, réparties en plusieurs thèmes, sont assorties d'explications linguistiques et surtout culturelles. Ce qui devrait finalement nous permettre de nous prononcer sur l'importance de la culture dans l'acte traductif.

Du chasseur au collectionneur

Le couturier français Emanuel Ungaro affirme que *les êtres sont régis par des rapports de séduction*. Si ses propos sont certainement destinés à l'être humain, les étendre à l'autre grande catégorie d'êtres vivants, en l'occurrence le genre animal, n'aurait absolument rien d'immotivé. La séduction, l'homme et l'animal en ont fait l'un de leurs atouts majeurs pour leur vie en société, tout deux ayant ce besoin de plaire, cette nécessité d'éveiller des sentiments et de susciter l'attraction physique chez certains de leurs congénères. Pour ce faire, ils adoptent une certaine attitude, que l'on appelle familièrement en français « la drague », espérant ainsi parvenir à l'accouplement, étreinte répondant à l'instinct de tout être reproducteur. Devant tant de similitudes comportementales, faire référence à nos amis les bêtes pour illustrer certaines de nos conduites érotiques n'a de ce fait rien d'étonnant. Ainsi, le français dira d'un « dragueur », c'est-à-dire de celui qui aborde les femmes à la recherche d'une aventure galante, que c'est un « cavaleur » (CNRTL, 2010), par association du suffixe « eur » au verbe « cavalier ». Ce dernier, qui depuis le XVII^{ème} siècle signifie « aller à cheval », se voit attribuer deux siècles plus tard un sens figuré argotique de la part des prisonniers du bagne de Brest. Ainsi, dans le jargon carcéral, « cavalier » revient à s'évader, donc à « courir ». Or ce verbe apparaît déjà dans l'expression « courir le guilledou », ou encore « courir la gueuse » ou « courir la prétantaine », c'est-à-dire « courir les filles », ces dernières faisant office de « proie ». L'association du « coureur de jupons » au « cavaleur » est désormais aisément compréhensible. Seulement comment transcrire cette image en espagnol de Colombie ? L'option littérale proposée par le substantif *jinete* est naturellement à bannir, le verbe *jinetear* n'ayant d'autre sens que celui d'« aller à cheval ». La tâche du traducteur est donc des plus compliquées. Car l'humain « dragueur », dans la Cordillère des Andes, n'est pas assimilé à un mammifère, pas plus qu'à un animal terrestre, mais à un oiseau, en l'occurrence *el gallinazo* (Celis Albán, 2005). Du latin *gallinaceus*, ce rapace que l'on appelle *gallinazo* ou encore *zopilote* dans les pays andins, n'est autre qu'une variante sud-américaine du « vautour ». Oiseau nécrophage à la sombre réputation, l'association de ce dernier à l'homo sapiens à la recherche de filles d'Ève n'est en rien le fruit du hasard. Car il suffit de s'informer ne serait-ce que de manière succincte sur les habitudes sociales de ce charognard, très

présent le long des sommets andins, pour découvrir qu'elles font de lui une référence en matière d'approche amoureuse. Un exercice dans lequel le rapace brille par un *modus operandi* on ne peut plus organisé, qui laisse la part belle au rituel. Ainsi, avec l'aide de quelques-uns de ses semblables de sexe masculin, le vautour encercle la femelle au sol et engage une longue parade aux allures de chorégraphie, destinée à charmer et à conquérir le cœur de la proie de son désir. Et si d'aventure cela ne suffisait pas à apprivoiser la belle, le prétendant peut aller jusqu'à prendre d'assaut le nid de sa dulcinée, où celle-ci, poussée dans ses derniers retranchements, n'osera peut-être pas éconduire le pisteur qui dans un élan de détermination vient d'investir son logis. Par ces quelques données d'ethnologie nous vérifions donc que l'équivalence sémantique d'une expression en langue étrangère répond à une certaine motivation, cette dernière étant intimement liée à la culture de la langue cible.

Si nous humains sommes tous plus ou moins « dragueurs », nous ne sommes en revanche que très peu à pouvoir nous enorgueillir d'être des « séducteurs ». Le « séducteur », ou « tombeur », n'est autre qu'une version parfaitement aboutie du « dragueur », voire tout le contraire du « dragueur de supérette ». Doté d'un charme à toute épreuve et d'un pouvoir de persuasion des plus dévastateurs, l'homologue du Vénitien Casanova et du Sévillan Don Juan est expert dans l'art d'assujettir des créatures de rêve, demoiselles aux courbes harmonieuses qu'il se fait un plaisir de congédier pour mieux collectionner, justifiant au passage son surnom de « bourreau des cœurs ». Le playboy hexagonal, et ce n'est pas très surprenant, revêt au pays des Gaulois l'apparence du roi des clochers, devenant aux yeux de tous « le coq du village » (Gaston, 2009). Véritable symbole national, et ce ne sont pas les sportifs tricolores qui diront le contraire², chaque commune de France et de Navarre possède son coq. Celui-là même qui, du haut du beffroi, semble scruter l'horizon à la recherche d'éventuels envahisseurs, les mêmes qui des siècles auparavant attribuèrent³ à leur cher voisin français cet animal à l'orgueil jugé démesuré. Mais si sa démarche et son poitrail bombé en font un emblème de fierté, le coq est également le porte-drapeau de la virilité. Célèbre pour son incapacité à cohabiter avec d'autres mâles, il est donc le seul et l'unique géniteur d'une basse-cour sur laquelle il règne en maître absolu, d'un poulailler qui est le théâtre de la soumission d'une horde de poules prêtes à tout pour obtenir chacune les faveurs du « Lovelace » local. Mais si au pays de Marianne l'allégorie du charme masculin possède des plumes et des muscles pectoraux surdéveloppés, en est-il de même au pays du Condor des Andes ? Bien que la réponse soit négative, l'équivalence n'y perd en rien de son expressivité ni même de sa logique. Ainsi, en Colombie, un homme auquel aucune femme ne se refuse est *un tigre* (Castañeda Naranjo ; Henao Salazar, 2001), du nom de l'un des prédateurs les plus redoutables de la planète. Dans une contrée où à la différence de la France pumas et jaguars sont légions, cette allusion au félin n'étonne guère. Car en plus de posséder une énergie sans limites, ce qui peut être d'une grande utilité à celui qui accumule les conquêtes, le tigre est également célèbre pour son sens de la territorialité, qui est à rapprocher de celle du coq. En effet, à l'instar du séducteur à plumes, le séducteur à rayures n'accepte en aucun cas de partager son domaine avec d'autres mâles.

Souverain d'un fief où il ne souffre d'aucune concurrence masculine auprès de ces dames, ce sera sans mal que celles-ci cèderont à ses avances et s'abandonneront à leur favori. Et même si présentée de la sorte, la proximité entre le coq et le tigre semble logique, établir cette même relation relève bien de l'impossible pour un traducteur qui ne serait pas conscient à la fois de la culture française et de la culture colombienne. Notons que les Français voient le tigre comme un animal possessif, certes, mais pas forcément très sûr de son pouvoir de séduction, puisque l'on dit de quelqu'un qu'« il est jaloux comme un tigre » (Gaston, 2009). Mais que dire de cette autre analogie aux allures plus contemporaines, qui n'hésite pas à comparer l'égal colombien du 007 de Ian Flemming à un objet d'usage domestique désormais omniprésent dans nos chaumières, à savoir le très utile et non moins contestable et contesté insecticide. Nous dirons donc en Colombie d'un apollon ayant avec les filles un succès fou, pour reprendre une formule popularisée par le chanteur français Christophe, que c'est *un baygon* (Témoignage), du nom du célèbre insecticide commercialisé par le groupe américain SC Johnson, spécialiste en produits d'entretien ménager. Ainsi, à la manière du fameux vaporisateur de couleur verte, le « tombeur » fait capituler les cotillons avec une facilité aussi déconcertante que celle avec laquelle sont vaincus les insectes ayant eu le malheur de s'aventurer dans notre demeure. Et bien que cet insecticide soit mondialement répandu, cela ne facilite pas réellement le dur labeur du traducteur. Ces exemples anthropologiques appartenant au champ lexical de la séduction nous montrent donc que faire mouche en matière de traduction littéraire est un exercice des plus délicats, chose que nous allons illustrer avec d'autres échantillons linguistiques cette fois-ci en rapport avec le couple. Car il arrive souvent que l'on décide de faire tandem avec quelqu'un sur le chemin de l'existence.

À chacun sa chacune

L'homme de lettres Adrien Decourcelle, pour qui le maniement du jeu de mots n'avait pas le moindre secret, avait pour habitude de répéter avec humour que *le couple est une réunion de deux personnes qui font rarement la paire*. Et si les 132 594 couples⁴ français qui ont choisi de divorcer en 2008 acquiesceront sans la moindre hésitation, il y a néanmoins sur Terre des centaines de millions de célibataires pour qui trouver l'âme sœur s'assimile à la quête du Saint Graal. Devenu pour certains la condition sine qua non au bonheur, trouver chaussure à son pied est donc ce que recherche et ce qu'espère presque tout être humain vivant en société. Et malgré une multitude d'outils informatiques destinés de nos jours à faciliter les rencontres, tomber sur la perle rare reste pour beaucoup synonyme de pur hasard, voire, pour les plus démoralisés, de chimère. Fort heureusement la langue familière se propose de remédier à leur désespoir au travers de vérités générales très imagées et ô combien explicites, surtout lorsqu'elles s'inspirent de l'exemple animal. Ainsi, en français, un célibataire confronté à un échec des plus tenaces, et lassé d'entendre son entourage lui rebattre les oreilles avec le traditionnel « à chacun sa chacune », pourra se consoler avec une variante un peu plus rassurante, qui certifie avec imagination la chose suivante : « il n'y a pas de grenouille

qui ne trouve son crapaud » (CNRS-ATILF, 2010). Ce que les plus heureux en amour considéreront évidemment comme une vérité de La Palice apparaît déjà tel quel dans l'édition 1882 du célèbre dictionnaire Le Littré⁵, et se pose comme une référence évidente à un célèbre conte que les frères Grimm avaient publié quelques dizaines d'années auparavant. Car il n'est d'enfant qui sur le Vieux Continent n'ait été tout ouïe devant le récit de cette jeune princesse qui, par un heureux hasard, rencontra auprès d'un puits « le Roi Grenouille ». L'amphibien à la laideur implacable, qui d'une demoiselle peu encline à respecter ses promesses sollicitait un tendre baiser, finit par obtenir satisfaction et retrouva sur le champ son apparence première, celle d'un beau jeune homme, dont l'allure de prince était l'opposé de la physionomie de la vilaine grenouille. L'histoire de cette dernière, dans un pays où la chair de ses cuisses, pour être fortement appréciée, est devenue un mets national, démontrera donc aux solitaires hexagonaux que même disgrâce et laideur n'entravent nullement l'arrivée du grand amour. Un heureux hasard qui se manifeste également dans l'espagnol que l'on parle en Colombie, et que le traducteur ne découvrira pas forcément avec aisance. Car pour exprimer ce que l'espagnol péninsulaire explicite par le biais de la formule *cada oveja con su pareja* (« chaque brebis avec son couple ») (García Pelayo, 2007), l'espagnol colombien a, lui, décidé d'emprunter un registre de langue qui est à rapprocher du vulgaire. Ainsi, si vous comptez parmi vos amis un citoyen colombien qui désespère de trouver un jour sa moitié, vous n'aurez qu'à lui rappeler que *cada mierda tiene su mosco* (« chaque merde a sa mouche ») (Témoignage), ou encore que *cada bollo tiene su cucarrón* (« chaque crotte a son bousier ») (García ; Muñoz, 1993). Notons que les Colombiens utilisent *mosco* (Academia Colombiana de la Lengua, 2007) au lieu de *mosca*, et qu'ils disent *cucarrón* (Academia Colombiana de la lengua, 2007) pour faire référence à l'*escarabajo pelotero*. Devant l'expressivité de vos propos, il comprendra sur le champ et à défaut de reprendre immédiatement espoir, il vous gratifiera sûrement d'un grand sourire. Et à la réflexion, sa réaction n'aura rien d'étonnant face à l'évidence des relations fusionnelles qui unissent la mouche et le bousier aux excréments les plus horribles soient-ils. Et si de Paris à Bogotá, la laideur n'est donc pas gage de malheur en amour, si tout le monde a ses chances de mettre la main sur celui ou celle avec qui il fera la paire, il y en a un, néanmoins, pour qui former une paire sera difficile. Cet individu, ce n'est autre que le traducteur.

Une fois résolu le problème de la solitude et une fois rencontré son alter ego, encore faut-il lui trouver un qualificatif affectueux, pour lequel nos amis les bêtes seront de nouveau source d'inspiration. Ainsi, au pays de la Tour Eiffel et du romantisme à l'état pur, un homme désireux de faire allusion à celle qui partage sa vie utilisera, outre les habituels et très classiques « ma petite amie », « ma copine », ou « ma femme » pour les plus engagés, des tournures plus familières et non moins expressives où la bien-aimée du coq aura la part belle. Il n'est donc pas rare d'entendre des « ma poule » (CNRTL, 2010) sortir de la bouche du conjoint d'une demoiselle ou d'une dame qui serait le sujet de conversation du moment. Car en plus d'être la femelle attirée du roi des poulaillers, la poule symbolise pour plusieurs raisons le rôle de la femme au sein du couple hominien. Capable de pondre jusqu'à 300 œufs par an, la femelle gallinacée

fait certes office de référence en matière de maternité. Mais c'est surtout par le soin tout particulier avec lequel elle couve ses futurs poussins qu'elle se distingue, faisant preuve d'un solide instinct maternel, inclination qu'elle partage avec la version féminine de l'être humain. Et bien que ce qualificatif de « ma poule » ne plaise pas à toutes ces dames, parmi lesquelles les plus féministes y verront sûrement une référence machiste inspirée de la soumission de la poule devant le coq, c'est bien celui-là le plus populaire, à tel point que ces messieurs ont même pris l'habitude d'en utiliser des dérivés. Ainsi, « ma poulette » (CNRTL, 2010), par ajout du suffixe diminutif « ette » à la substantive « poule », et « ma cocotte » (CNRTL, 2010), création onomatopéique imitant le cri de la poule et synonyme de cette dernière dans le langage enfantin, quoiqu'un peu datés, en sont l'illustration. Bien que le monde ne se réduise pas à un poulailler, l'imagination masculine nous montre son attachement pour l'univers des volailles, puisqu'elle fait du nom de l'un des intrus réguliers de la basse-cour l'une des appellations de l'âme sœur. Ce dernier, évoquant sa dulcinée, ne verra donc aucun inconvénient à dire « ma belette » (Caradec ; Pouy, 2009), et à reprendre ainsi l'image de ce petit mammifère qui, quand vient la nuit, n'hésite pas à s'attaquer aux poules dont il raffole. Mais dans ce contexte amoureux, il serait faux de croire que cette relation entre le prédateur au corps longiligne et sa proie à plumes constituerait une explication à l'emploi du mot « belette ». Car si à l'image de la femme, celle qui fait partie de la famille des mustélidés possède également une petite taille fine, c'est avant tout à la structure linguistique de son nom qu'elle doit sa présence dans la langue familière française. En effet, le terme « belette » n'est autre qu'une suffixation diminutive de « bel », ce qui signifie littéralement « petite belle ». Il n'est d'ailleurs pas rare que l'on en vienne à surnommer cette petite bête « la belle », « la douce » ou même « la jolie », n'hésitant pas, nous humains, à la personnifier et à la rapprocher de nos conjointes. Enfin, un autre animal à la taille réduite qui, souvent à notre insu, peuple avec discrétion les recoins de nos maisons, représente dans la bouche des hommes celle qu'il a bien souvent l'habitude d'effrayer lorsqu'il décide de s'aventurer dans les cuisines. Petite par la taille, fragile et vulnérable face aux griffes de son rival domestique, à savoir le chat, le plus sympathique des rongeurs a donc des caractéristiques qui sont aux yeux des hommes des attributs tout à fait féminins. Ce qui nous permet de comprendre aisément pourquoi un amoureux de passeport français appellera son amoureuse « ma souris » (CNRTL, 2010). Mais qu'en est-il de l'autre côté de l'Atlantique ? C'est la question que se pose le traducteur, car si la poule, la belette et la souris ont aussi de la famille en Colombie, y fait-on le même usage de leurs noms dans le langage familial ? La réponse est négative, même si l'on retrouve une certaine similitude de procédé dans l'association de nos compagnes à des volailles. Car si les Colombiens apprécient grandement la poule en *sancocho*⁶, c'est pourtant le poulet qui emporte le morceau. Ou plutôt sa femelle. Ainsi, si au pays du café un individu de sexe masculin emploie l'expression *mi polla* (Castañeda Naranjo ; Henao Salazar, 2006), n'allez surtout pas croire, comme le ferait légitimement un Espagnol, qu'il est très grossier⁷. Comprenez plutôt qu'il parle de celle qu'il aime. La femelle du poulet, *pollo* en espagnol, est dans ce contexte la référence absolue, à tel point qu'à l'image de la poule hexagonale, les Colombiens ont pensé à en utiliser une forme modifiée. Cette

dernière est le fruit d'une inversion syllabique, un phénomène qui porte le nom de métathèse, que l'on opère sur le substantif *polla*, devenant alors *llopa* (Castañeda Naranjo ; Henao Salazar, 2006). Dire « ma meuf » ou « ma gonzesse » au pays de Molière revient à l'identique que de dire *mi llopa* sur les terres de Gabriel García Márquez. Et si la volaille a pour le natif de Colombie une proximité certaine avec la femme, la belette et la souris, quant à elles, n'entrent aucunement dans ses perspectives. Il leur préférera même une autre femelle à la carrure incontestablement plus impressionnante, en l'occurrence la vache. Mais attention, parler de *vaca* serait une erreur dans un pays où l'on parlera davantage de *res* (DRAE, 2001). Pour quelle raison dit-on *mi res* (García ; Muñoz, 1993) dans l'intention de se référer à sa promise ? C'est justement là que la culture montre l'étendue de sa diversité. Car si au pays du fromage il est normalement impossible de trouver une vache autre part que dans un champ ou dans une étable, sous les tropiques en revanche il est relativement courant qu'un particulier en possède une. S'il n'a pas de champ, il choisit en général de l'attacher à un piquet, devant sa maison ou parfois dans des zones plus urbaines que rurales. Ainsi, lorsqu'il aura besoin de quelques litres de lait, elle sera à son entière disposition. Mais dans un pays où le machisme fait encore des émules, certains hommes attendent de leur femme une soumission absolue, cette dernière n'ayant bien souvent d'autre devoir que de s'acquitter des tâches ménagères, et d'attendre sagement le retour de son mari. Voilà peut-être ce qui explique pourquoi la vache colombienne se substitue à la belette française, ce qui démontre une fois de plus la complexité du travail de traducteur. Heureusement pour ce dernier, dans de rares cas le français et l'espagnol colombien parviennent à accorder leurs violons. Enfin presque. Ainsi, lorsqu'un Français dit « ma panthère » (Gaston, 2009), il se réfère à sa moitié, certes, mais sur un ton déjà moins romantique. Célèbre pour son agressivité et son caractère imprévisible, la grande sœur de notre cher petit chat symbolise donc aussi une femme dont la jalousie, l'autorité et le dur caractère déplaisent fortement à celui qui partage sa vie. Et comme ce genre de compagne n'est pas une exclusivité hexagonale, le Colombien ressent lui aussi la nécessité d'exprimer son désarroi de conjoint opprimé. Pour ce, il n'utilisera pas le terme *pantera*, qui est l'équivalent exact du français « panthère », si ce n'est le générique *fiera* (Fernández ; Osorio, 2002), « fauve » en français. Ainsi, ce qui au premier abord semble faciliter la tâche du traducteur peut malheureusement pour ce dernier l'induire également en erreur. Sans compter que, la vie à deux n'étant qu'une étape sur le long fleuve tranquille de l'existence, l'élargissement de la famille s'impose souvent comme une suite logique des événements. S'il comble les parents de bonheur, du moins dans les premiers temps, il n'en complique pas moins dans certains cas la mission du traducteur.

La cigogne fait bonne besogne

Quelque part sur cette terre, toutes les dix secondes, il y a une femme qui donne naissance à un bébé. Il faut la trouver et l'en empêcher. Ce conseil humoristique de l'auteur américain Sam Levenson n'est fort heureusement pas pris au pied de la lettre. De toute façon, quand

bien même il le serait, le mettre en application relèverait tout bonnement du domaine de l'impossible, en particulier avec certaines personnes à la vocation maternelle démesurée. Car si sur le sol français le taux de fécondité plafonne à deux enfants par couples⁸, certains humains présentent malgré tout une prédisposition certaine à la reproduction. Souvent perçue de manière amusante par autrui, cette habileté que l'on attribue davantage à certains animaux prend donc vie sous des traits linguistiques familiers. Ainsi, en français, nous dirons du fait de former une famille étonnamment nombreuse que cela revient à « se reproduire comme des lapins » (Témoignage). En plus d'être amateur de carottes, le léporidé est réputé pour être un animal très prolifique, la lapine pouvant en moyenne avoir quatre à cinq portées de six à douze lapereaux par an⁹, soit dans le meilleur des cas 60 petits chaque année. Et avec un intervalle minimal de seulement 30 jours entre deux périodes de gestation, le lapin s'impose donc comme le représentant tricolore de la fécondité. Une efficacité telle, que la lapine a prêté son nom à la création du verbe « lapiner » (Caradec ; Pouy, 2009), variante plus courte de l'expression « se reproduire comme des lapins ». Mais si ces derniers, forts de leurs vastes effectifs, ont également colonisé les provinces colombiennes, sont-ils, de l'autre côté de l'océan, les maîtres absolus en matière de prolificité ? Eh bien, aussi surprenant que cela puisse paraître, le lapin trouve dans les Andes un concurrent de taille en la personne du *curí*, ce pourquoi les Colombiens diront plutôt *reproducirse como curíes* (Montoya, 2006). Car ce que les Colombiens appellent *curí* (DRAE, 2001), ou encore *cuy*, n'est autre que le « cochon d'Inde », qui du fait d'un élevage en semi-liberté dans les Andes se présente lui aussi comme un sérieux client en matière de reproduction. Très précoce, la femelle peut être fécondée dès la puberté, c'est-à-dire six mois à peine après sa naissance, et à l'instar de la lapine, elle peut avoir en moyenne entre 2 et 3 portées de 2 à 5, voire 7 petits chaque année⁹. Mais chose incroyable, elle redevient fécondable dans les heures qui suivent son accouchement, où en général le mâle dominant du groupe a le devoir de tenter de féconder sur le champ la récente mère. D'où l'expressivité de cette comparaison sur le sol colombien. Notons bien que si le traducteur ne parvient pas à s'extraire du contexte européen, il lui sera très difficile de penser au cochon d'Inde. Sur le Vieux Continent, ce petit rongeur est effectivement considéré comme un animal domestique, ou de laboratoire, qui passe sa vie en solitaire, dans une cage aux dimensions réduites. Ne cohabitant jamais avec ses semblables, il est donc peu probable que son propriétaire assiste un jour à la naissance d'une éventuelle progéniture. Quant à la progéniture humaine, aussi nombreuse ou aussi modérée soit-elle, elle n'échappe pas à la règle des surnoms animaliers.

L'écrivain français Daniel Picouly¹⁰ rappelle certains parents au bon souvenir de la paternité et déclare la chose suivante : *les idées, c'est comme les gosses. Il ne suffit pas de les avoir, il faut les élever*. Car si nombreux sont les gens pour qui le fait d'avoir des enfants est synonyme d'immense joie, nombreux sont ceux qui devant l'agitation et le caractère indomptable de leurs diabolins auraient une légère tendance à déchanter. Et ces parents-là, voire les adultes en général, parfois bien impuissants devant ce qui ressemble à un typhon en culotte courte, n'ont guère que la subtilité du langage

familier pour se réconforter. Nous utiliserons donc en français, pour faire référence à un « gosse », un « mioche » ou un « moutard », synonymes très populaires, le substantif « morpion ». Composé du verbe « mordre » et du substantif « pion », ce mot familier, qui peut également être apocopé puis suffixé pour donner « morbaque », désigne initialement un pou de pubis, petit parasite qui peuple avec ténacité et de manière souvent gênante la zone pileuse du bas-ventre aussi bien féminin que masculin. Ainsi, le « morpion » doit à sa double capacité à se cramponner à ses victimes et à les incommoder, mais aussi à sa taille microscopique, le sens figuré qu'on lui connaît. Il caractérise en effet, de manière familière et par analogie, une personne de petite taille au comportement pour le moins gênant, et dont il est très difficile de se débarrasser. Et puisqu'il convient de dire que ces attributs sont parfois ceux d'un petit d'homme, c'est par extension que l'on attribue fort logiquement l'appellation de « morpions » (Caradec ; Pouy, 2009) à nos descendants les plus turbulents. Mais y a-t-il aussi des « morpions » en Colombie ? Eh bien oui, au sens propre comme au sens figuré, le Nouveau Monde n'est pas épargné par les « morbaques ». Cependant, lorsqu'un « mouflet » colombien n'est pas un ange, ce n'est pas à un pou qu'il fait penser sinon à un autre insecte, qui à y regarder de plus près n'en est pas si éloigné. *Un chinche* (Academia Colombiana de la Lengua, 2007), c'est-à-dire une « punaise » en français, sera donc en espagnol colombien synonyme du « môme » dans sa version agaçante. Or la punaise, tout comme le pou de pubis, quoiqu'un peu moins petite, est un parasite de l'homme dit piqueur-suceur. Le meilleur exemple en est l'une de ses sous-espèces, la dite « punaise des lits », qui la nuit tombée se glisse sous nos couettes pour nous infliger ses piqûres, source d'intenses démangeaisons, et donc de gêne. Et gêner, aux dires de parents éreintés, c'est parfois ce que certains de nos chérubins, loin d'être des angelots, font de mieux. Mais celui qui sera le plus gêné, dans ce cas-là, ce sera peut-être le traducteur. Encore que, dans la vie, si quelque chose est plus gênant que d'avoir un rejeton remuant, c'est sûrement d'avoir une conjointe remuante, mais remuante avec quelqu'un d'autre.

Il y a quelqu'un dans le placard

Que les futurs époux soient prévenus, *un mariage est soit une corne d'abondance, soit une abondance de cornes*¹¹. C'est au grand Frédéric Dard, créateur du commissaire San Antonio, célèbre personnage de romans policiers, que l'on doit ces bons mots. Auteur très prolifique¹² à la gouaille inimitable, celui qui fut à la littérature policière ce que Michel Audiard¹³ fut au cinéma hexagonal, illustre avec l'humour qu'on lui connaît le paradoxe de l'union légitime, à la fois affaire d'argent et affaire de cœur. « La corne d'abondance », locution qui laisserait perplexe plus d'un traducteur, est tout simplement à rapprocher de la mythologie grecque, et plus précisément de l'histoire du dieu Zeus. Ce dernier, alors qu'il avait été confié à la chèvre Amalthée, cassa un jour l'une des cornes de sa nourrice. Désireux de se faire pardonner, le dieu bienfaiteur donna à la corne en question le pouvoir de produire indéfiniment des fleurs et des fruits. Une corne d'abondance est donc dans la langue de Molière le symbole d'une

grande richesse, ce qui nous éclaire sur l'association de cette locution avec la période de cohabitation qui suit le passage devant monsieur le maire. Car ce serait faire preuve de naïveté que de croire que certains candidats au mariage ne voient pas dans cette union le moyen de s'enrichir honnêtement, ou du moins légalement. Mais si le fait de se passer la bague au doigt peut parfois rimer avec abondance financière, comme nous le rappelle Frédéric Dard il peut aussi représenter les prémices de la tromperie, c'est-à-dire de l'adultère. Vous l'aurez donc compris, on dira donc en France d'un mari trompé qu'« il porte des cornes » (CNRS-ATILF, 2010), car ces dernières, en plus d'être associées au diable, symbolisent la moquerie et la dérision. Pour preuve ce geste que font tous les enfants désireux de ridiculiser l'un de leurs camarades, et qui consiste à poser les deux poings sur le sommet de sa tête et à dresser ses deux index vers le ciel, ces derniers rappelant ainsi les cornes qui trônent sur la tête du taureau. Le mari à cornes, ou « mari cocu », recevra également le qualificatif de « cornard » (CNRTL, 2010), par suffixation péjorative du substantif « corne ». Une appellation qui n'est pas sans rappeler le mot « connard », par suffixation de « con », certes très grossière mais malgré tout très utilisée, comme elle rappelle aussi le mot « corniaud », résultat d'une autre suffixation de « corne ». « Le corniaud », personnage à la niaiserie surdéveloppée, est d'ailleurs le titre de l'une des comédies françaises les plus célèbres¹⁴. Dans ce film à succès tourné en 1965 par Gérard Oury, le talent comique d'André Bourvil prend l'apparence d'un homme quelque peu crédule qui s'avère être le jouet d'un trafiquant astucieux, interprété par un Louis De Funès bien décidé à se servir de celui qu'il pense être le « pigeon » idéal. Et si le « dindon de la farce » n'est pas toujours aussi bête qu'on le croit, le mari à qui la femme infidèle « met des cornes » dépasse évidemment les frontières de l'Hexagone. C'est d'ailleurs ce que nous confirme, avec une certaine pointe de pessimisme, un dicton colombien qui dit: *un marido sin cuernos es como un jardín sin flores* (« Un mari sans cornes c'est comme un jardin sans fleurs »). Nous voyons donc que dans un pays où danse rime avec corps à corps, le « mari coiffé » l'est aussi de cornes. Seulement si les Espagnols utilisent le substantif *cuernos*, les Colombiens utilisent de préférence le mot *cachos* (Academia Colombiana de la Lengua, 2007) pour faire allusion à ce qui pousse sur la tête de certains mammifères ruminants. On dira donc en Colombie que l'homme bafoué *tiene cachos* ou, pour faire plus court, on le traitera de *cachón* (Celis Albán, 2005), par suffixation de *cacho*, ou encore de *cachudo* (Academia Colombiana de la Lengua, 2007), par une autre suffixation de ce même substantif. La corne est donc l'attribut que partagent les époux déshonorés de chaque côté de l'Atlantique. Néanmoins, dans le cas d'un homme qui « ne passe plus les portes », c'est-à-dire d'un mari dont la femme a la fâcheuse habitude d'aller voir ailleurs un peu trop souvent, les Colombiens emploient une image hautement expressive. Ils diront en effet du malheureux que c'est *el venado* (Témoignage), c'est-à-dire le « cerf », cet animal qui impressionne par la grande taille des bois qui ornent le dessus de son crâne. Voici une histoire de cornes qui passionnera le traducteur. Et si comme l'auteur dramatique Eugène Labiche, qui prend la situation avec humour lorsqu'il déclare *j'ai fini par m'apercevoir que je n'étais plus seul à partager la fidélité de mon épouse*, vous pensez remettre en question la fidélité féminine, n'oubliez pas que si en

2005 25% de ces dames avouent avoir trompé leur partenaire, 39% de ces messieurs auraient également franchi la ligne rouge.

Faisons de nécessité vertu

Même si certains répètent à qui veut bien l'entendre qu'*il n'y a pas que le sexe dans la vie*, pour la plupart d'entre nous une vie passée à se priver des plaisirs de la chair s'assimilerait à un interminable chemin de croix. Si le sociologue Michel Foucault affirme que *la sexualité, c'est assez monotone*, l'ancien premier ministre Laurent Fabius nous assure, sans que l'on sache si le jeu de mots est volontaire, que *le sexe, c'est ce qu'il y a de plus profond entre l'homme et la femme*¹⁵. Quoi qu'il en soit, il est évident que le sexe occupe une position centrale dans les préoccupations de notre société. Politique, littérature, cinéma, peinture, justice et autres domaines s'y intéressent grandement, et la langue ne déroge pas à la règle. Elle nous permet ainsi d'exprimer de manière détournée ce qui peut parfois être considéré comme un tabou. Nous pouvons pour cela compter sur les animaux, avec qui nous partageons évidemment certains points communs dans la manière de « faire l'amour ». Une réalité que la langue française déguise en disant de deux personnes occupées à copuler qu'elles sont en train de « faire la bête à deux dos » (Gaston, 2009). Une image érotique qui a l'avantage d'être explicite sans choquer, et dont l'auteur ne serait autre que l'humaniste François Rabelais. Près de quatre siècles plus tard, l'écrivain Jules Renard écrit d'ailleurs : *Franchement, je ne vois pas quelle lecture peuvent s'interdire des femmes mariées qui font, ou ont le droit de faire la bête à deux dos toutes les nuits*¹⁶. Voici une alternative élégante aux habituels « baiser » ou « niquer » si appréciés de nos jours de la langue familière. Mais l'espagnol colombien n'est pas en reste, et opte pour une représentation équine du coït. Un procédé qui lui permet d'éviter les très vulgaires *pichar* et *culear*, formés à partir de *picha*, équivalent du français « bite », synonyme grossier de « pénis », et à partir de *culo*, dont le mot « cul » est la traduction française. Dans un registre moins inélegant, on emploiera donc en Colombie le verbe *cabalgarse* (Castañeda Naranjo ; Henao Salazar, 2006), déjà plus neutre, bien que si l'on s'imagine ce qu'il suggère, c'est-à-dire la femme à califourchon sur un homme faisant office de cheval, il n'a rien à envier à l'expressivité de ses synonymes les plus triviaux. Nous voyons donc une fois de plus la complexité de la tâche d'un traducteur qui est confronté à des expressions qui ne sont pas forcément celles que les locuteurs ont l'habitude de privilégier, leur préférant souvent leurs homologues nettement plus familières, voire vulgaires.

Bien que le sexe soit pour l'être humain partie intégrante de son instinct, il faut malgré tout commencer un jour et ce n'est pas toujours chose aisée. Car le fait de perdre sa virginité, surtout pour ces demoiselles, est un acte qui symbolise beaucoup de choses dans l'existence d'une jeune personne. Cette dernière sera peut-être même freinée par certains préceptes sociaux et religieux qui font l'amalgame entre virginité et pureté. Mais c'est encore le maréchal Bassompierre¹⁷ qui résout le mieux le problème posé par le pucelage d'une jeune femme, lui qui affirme la chose suivante : *la virginité est le plus*

riche trésor des filles, mais il est bien malaisé de garder longtemps un trésor dont tous les hommes possèdent la clé. Quoi qu'il en soit, si une jeune fille ne se laisse pas convaincre par les conseils dissimulés du militaire, et qu'elle décide par conséquent de repousser « sa première fois » et de préserver ainsi son hymen, nous dirons d'elle, en français et avec un certain humour, qu'« elle n'a pas encore vu le loup » (Gaston, 2009). Un prédateur qui apparaît déjà sous la plume de l'écrivain Émile Zola, pour preuve cette courte phrase : *elle (...) a déjà vu le loup (...), elle couchait à seize ans avec le garçon du marchand de vin*¹⁸. Dans ce fragment la fille qui se trouve au cœur de la discussion a déjà fait connaissance avec le canidé et a donc déjà perdu son pucelage. Mais justement, que vient faire le loup dans cette histoire, lui qui en dehors du zoo n'entretient que très peu de relations avec l'être humain ? Eh bien la réponse est à chercher dans la littérature et plus particulièrement dans les contes pour enfants. Qui ne se souvient des péripéties de cette fragile nymphe que l'on appelle « le Petit Chaperon Rouge », célèbre héroïne que Charles Perrault¹⁹ coucha sur le papier ? Obligée de traverser ce qui s'apparenterait à la forêt de tous les dangers, la fillette à l'habit rougeoyant s'en va le cœur léger porter quelques provisions à sa grand-mère, se gardant bien de penser un seul instant à l'éventuelle fin tragique qui l'attendrait au cas où elle viendrait à tomber nez à nez avec le sinistre loup à l'appétit bien aiguisé. Et si l'innocence et l'insouciance dont débordent la jeune fille au pucelage encore intact symbolisent peut-être la virginité, le « Grand méchant loup », quant à lui, prend des allures de prédateur sexuel, un constat qui nous fournit certainement l'origine de cette expression française, dont le but est d'informer de la présence d'une virginité inviolée. La question que le traducteur est donc en droit de se poser est la suivante : les forêts colombiennes sont-elles également peuplées de loups et de petits chaperons rouges ? Au risque de décevoir les lecteurs de contes pour enfants ainsi que les amateurs de faits divers, la réponse est non. Aucun violeur n'est associé à la vertu de la demoiselle colombienne, à laquelle on attribuera un animal aux dents beaucoup moins longues que celles du loup, puisqu'il s'agit d'un arachnide. On dira donc, tout près de la forêt amazonienne et de ses spécimens plus qu'impressionnants, qu'une fille encore vierge *tiene la telaraña* (« elle a la toile d'araignée ») (Témoignage). Nous savons que la toile d'araignée a une fâcheuse tendance à s'installer dans des recoins témoignant d'une fréquentation quasiment nulle. D'où le double sens de cette expression colombienne, qui en plus de se référer à une demoiselle n'ayant jamais eu de relations sexuelles, fait aussi allusion à une femme qui n'a pas connu d'étreinte charnelle depuis longtemps. Nous voyons donc la précieuse contribution du loup et de l'araignée, qui nous permettent d'aborder en douceur un sujet encore une fois relativement tabou, même de nos jours. Néanmoins, force est de constater que cet apport linguistique n'arrange en rien les affaires du traducteur.

Tous les goûts sont dans la nature

Les goûts et les couleurs ne se discutent pas. Voici un célèbre adage que l'on pourrait, de nos jours, étendre aux préférences de chaque individu en matière de sexualité. Il est certes

désormais déplacé de commenter en public les orientations sexuelles d'autrui, au risque de s'attirer de sérieux problèmes, aussi bien avec les personnes concernées qu'avec la justice. Cependant, sexuellement parlant, l'existence d'une norme qui, comme toutes les normes, est plutôt arbitraire, débouche sur une conception négative de certains comportements sexuels, que la langue se fera un plaisir de décrire avec humour et expressivité.

Si le vieillissement de l'homme est inexorable, il arrive parfois que ses penchants ne suivent pas la logique du temps. Ainsi, certains de ces messieurs, qui « ne sont plus des perdreaux de l'année », vont développer une attirance physique, voire sentimentale, pour de très jeunes femmes dont ils auraient pu être les pères. Ces dernières, attirées par l'expérience et la sensation de sécurité qui émanent de leurs prétendants déjà vétérans, ou tout simplement séduites par un porte-monnaie bien garni, n'hésitent parfois pas à s'afficher au bras d'individus qui ne sont plus vraiment de première jeunesse. Ce qui a pour effet de choquer certaines âmes bien pensantes, auxquelles d'autres qui le sont beaucoup moins répondront avec amusement : « À vieux chat, jeune souris »²⁰. Destiné à justifier cette attitude qu'une certaine morale regarde d'un mauvais œil, ce dicton, qui une fois de plus a recours au monde animal, est plein d'expressivité. En effet, y a-t-il dans l'Hexagone quelqu'un qui n'ait jamais entendu l'expression « jouer au chat et à la souris » ? Certainement pas plus qu'il n'y a d'enfant qui n'ait jamais assisté à la poursuite domestique sans merci à laquelle se livre « Tom et Jerry », à la fois colocataires et ennemis jurés. Des exemples qui font du chat un professionnel de la persécution, un expert du harcèlement bien décidé à ne pas laisser en paix sa faible victime que la jeunesse dessert. L'expérience face à l'innocence, la sérénité face à l'angoisse, l'ancienneté face à la fraîcheur, ou plus simplement la vieillesse face à la jeunesse, n'oublions pas que si l'adage dit *qui se ressemble s'assemble*, il en existe un autre qui rappelle que *les contraires s'attirent*. Une réalité que l'espagnol colombien a lui aussi assimilé et décidé de retranscrire de manière explicite, puisqu'il prononcera à la vue de l'un de ces couples hétéroclites les mots suivants : *A burro viejo, pasto fresco* (« A vieil âne, jeune pâture ») (Montoya, 2006). Un dicton lui aussi convaincant lorsque l'on sait que dans la langue familière colombienne, *comer a alguien* (« manger quelqu'un ») signifie « se taper quelqu'un », c'est-à-dire « coucher avec quelqu'un ». Or, l'âne mange ce qui lui correspond, et le « vert galant », ou *viejo verde* en espagnol, fait de même. Et puisque finalement c'est une question de correspondance, espérons que cette dernière sera dans les cordes du traducteur.

Pour Michel de Montaigne et Pierre Charron, *il y a plus de différence d'homme à homme, que d'homme à bête*, et il semblerait bien que certains individus en soient plus que convaincus. C'est notamment le cas de certaines personnes, qui en plus de ressentir de l'affection pour les animaux, ce qui est plutôt commun, éprouvent également une attirance sexuelle envers ces derniers. Des affinités avec nos amis les bêtes qui peuvent les convaincre de s'adonner à la bestialité, c'est-à-dire d'entretenir des relations sexuelles avec les représentants du monde animal. Une pratique qui ne permet pas la reproduction et qui, par conséquent, à l'instar de l'homosexualité voire de la sodomie,

est considérée par certains comme un acte contre nature, comme une déviance s'assimilant à de la perversité. Ce qui explique pourquoi les expressions qui identifient ces comportements se distinguent par leur connotation péjorative. Pratique fortement associée au milieu rural, dont la proximité avec les bêtes peut faciliter le passage à l'acte, il est difficile, entre mythe et réalité, de faire la part des choses. D'autant plus que dans un pays comme la France, fortement urbanisé, nous avons tendance, à l'exception des inamovibles chats et chiens qui feraient presque partie de la famille, à nous éloigner de plus en plus des animaux. La bestialité est par conséquent un sujet de conversation relativement marginal sur le sol français. Ce qui est un peu moins vrai en Colombie, un pays en comparaison plus jeune, plus grand, au relief plus accidenté, où la ruralité fait donc de la résistance et où une certaine population est associée, à tort ou à raison, à cette pratique sexuelle pour le moins insolite. C'est ainsi que les Colombiens des régions intérieures reprocheront parfois à leurs compatriotes peuplant la côte atlantique, d'être un peu trop intimes avec *la burra*, c'est-à-dire « l'ânesse ». Ils diront donc de *un burrero* (Academia Colombiana de la Lengua, 2007), c'est-à-dire d'un homme qui satisfait ses besoins libidinaux avec une congénère de l'âne Balthazar²¹, qu'il aime *burriar* (Celís Albán, 2005). Mais pourquoi l'ânesse ? Eh bien si en France l'âne, qui n'est pas un animal si courant, existe exclusivement sous sa forme domestique, en Amérique du Sud il est beaucoup plus répandu, du fait qu'il évolue aussi à l'état sauvage. Une situation que l'on doit au marronnage, terme que l'on appliquait autrefois à l'esclave qui brisait ses chaînes et parvenait à s'évader, et qui aujourd'hui s'utilise pour des animaux qui ont échappé à la domesticité pour évoluer et se reproduire en totale liberté. Il est donc tout à fait banal, dans la campagne colombienne, de tomber nez à nez, sans mauvais jeu de mots, avec des spécimens de la gent asine. Ce qui explique le monopole de cette dernière en matière de bestialité. Passons à présent non pas du coq à l'âne mais de l'âne au coq. La question qui taraude le traducteur est donc la suivante : l'âne étant beaucoup moins populaire en France, y a-t-il un animal que l'on associe directement à la bestialité ? Et si oui, lequel ? La réponse à la première interrogation est affirmative, car il y a aussi dans l'Hexagone un animal qui présente des commodités aux yeux des partisans de l'amour bestial. S'il appartient comme l'âne à la grande famille des mammifères, ce qui d'ailleurs semble logique, il ne s'agit plus d'un équidé, mais plutôt d'un bovidé. Antilopes, gazelles, impalas...point de tout cela sur le sol hexagonal, si ce n'est peut-être au zoo de Vincennes²². Non, la bête à cornes dont il s'agit, c'est la chèvre. Cette dernière, domestiquée dans les campagnes, est celle sur qui se portera donc le choix de certains hommes, dont on dira qu'ils aiment « se taper des chèvres » (Témoignage). Et puisque nous parlions de proximité avec les animaux pour expliquer ce penchant bestial, il y a, à bien réfléchir, un homme habitué à fréquenter de manière presque quotidienne les descendantes de la chèvre de Monsieur Seguin²³. Il s'agit évidemment du berger, responsable d'un troupeau de chèvres qu'il emmènera, au retour des beaux jours, paître dans les verts pâturages des montagnes alpines et pyrénéennes. Contraint par la transhumance de passer plusieurs mois isolé de la société, et n'ayant pour seule compagnie que ses bêtes, on comprend aisément pourquoi le « chevrier », que l'on appelle comme cela seulement en raison de son activité professionnelle, peut en arriver

à être tenté de goûter aux plaisirs caprins. D'ailleurs, une lithographie plus qu'explicite du graveur Paul Avril²⁴ illustre ce passage à l'acte, et facilitera sûrement, si le traducteur la voit, le délicat travail d'adaptation de ce dernier.

S'il fallait établir une hiérarchie des préférences sexuelles en termes d'exposition médiatique, le goût du bel âge et la bestialité seraient très certainement surclassés par l'homosexualité. Car cette pratique, qui caractérise l'attirance sexuelle que quelqu'un éprouve pour un individu du même sexe, pour avoir été pendant longtemps réprouvée et parfois même réprimée par la société est aujourd'hui au cœur des débats. Revendications libertaires, droit au mariage, droit à l'adoption, voilà des mots qui font souvent de nos jours les gros titres des journaux. Et cette orientation sexuelle, que l'écrivain américain Irving Rosenthal considère avec humour comme *la solution la plus réaliste au problème de la surpopulation mondiale*²⁵, même si elle apparaît comme un sujet de moins en moins tabou, est encore perçue par certains de manière négative. Le chanteur Michel Berger, conscient de l'existence d'une certaine discrimination, disait qu'*être homosexuel, c'est comme être gaucher*, un constat qui se reflète dans la langue, elle qui dans un registre politiquement incorrect n'épargne pas les « pédés », « pédales », « pédoques », « tapettes », « tarlouzes », « tantouzes » et autres. Autant de mots qu'il est plutôt malvenu de prononcer ouvertement, au risque de s'attirer les foudres des défenseurs de la cause uraniste. Ces derniers n'apprécieront sans doute que très modérément une expression qui, pour se référer à un adepte de l'homosexualité masculine, dira : « il est pédé comme un phoque » (Rey ; Chantreau, 2007). Une allusion au sociétaire de la banquise qui est pour le moins surprenante. Car si Grecs et Romains, des érastés²⁶ en passant par Antinoüs²⁷ ont une inoxydable réputation d'homophiles, le phoque n'était pour beaucoup d'entre nous jamais « sorti du placard ». Et il faut bien dire qu'aucun manuel de zoologie ne présente ce petit mammifère, dont le nom vient du grec, comme un amant de l'inversion sexuelle. Alors pourquoi cette analogie avec le phoque ? Et bien les linguistes émettent plusieurs hypothèses. La première, la plus technique, met en avant un possible phénomène d'homophonie. En effet, les marins le savent bien, la voile avant d'un navire porte le nom de « foc », par emprunt au néerlandais *focke*. Or le « foc », de forme triangulaire, prend le vent par l'arrière, frémit et s'agite, caractéristiques que certains attribueraient à un homme efféminé. D'autres préciseront également qu'un bateau peut compter plusieurs focs, et que ceux-ci se suivent et s'empoîtent. Pas besoin de faire un dessin. Outre cette présomption d'homophonie, certaines personnes croient percevoir dans le rôle que le phoque émet au sortir de son apnée, une ressemblance avec celui que l'homme émettrait lors de l'acte sexuel. Troisième possibilité. Une déformation de l'anglais *fuck* expliquerait l'allusion au « phoque ». Alors quelle est la bonne hypothèse ? Et bien à ce jour aucun dictionnaire de langue française n'est en mesure de le dire. Mais ont-ils seulement pris en compte le fait que le phoque fasse partie de la famille des « pinnipèdes », terme formé des éléments « pinni » et « pèdes », dont la sonorité n'est pas sans rappeler les mots « pine », synonyme familier de « pénis », et « pédé », synonyme familier d' « homosexuel », par apocope de « pédéraste »... Laissons donc le phoque mener sa vie comme il l'entend et voyons plutôt ce qu'en pensent les

Colombiens, car cela peut intéresser notre ami traducteur. Les habitants des tropiques préfèrent ne pas penser au froid glacial de la banquise, et choisissent de montrer du doigt un animal qui leur est beaucoup plus familier. Véritable représentant de la malpropreté et donc par extension de l'obscénité, le cochon, que l'on appelle en général *marrano* en Colombie, élargit dans ce pays sa gamme d'échantillons, à laquelle il ajoute l'uranisme. Et pourtant aucun zoologue ne mentionne l'existence de penchants homosexuels chez les porcins, plus volontiers goinfres, nettoie-touts et amateurs de fange que membres de la « grande confrérie ». Quoi qu'il en soit, lorsque quelqu'un « en est », certains Colombiens diront la chose suivante : *es más cacorro que marrano mono* (García Zapata, 2002). Et si l'Académie Colombienne de la Langue nous explique, dans son dictionnaire paru en 2007, que le substantif grossier *cacorro* désigne un homosexuel actif, le terme *marrano mono* peut prêter à confusion. Le colombianisme *mono* (Academia Colombiana de la Lengua, 2007) étant l'équivalent de *rubio* en espagnol péninsulaire, c'est-à-dire de « blond » en français, qu'est ce donc qu'un « cochon blond » ? Eh bien c'est tout simplement le cochon que tout le monde connaît, qui n'est pas blond mais plutôt rose. Or le rose est une couleur qui symbolise traditionnellement la féminité, pour preuve la roseur des tutus que portent les ballerines, et qui peut donc par extension être associée à l'homosexualité masculine, bien que tous les homosexuels ne soient pas efféminés. Pas plus d'ailleurs que ne le sont les cochons roses, dont fait partie le « verrat », ce mâle qui traîne dans les élevages de porcs une réputation de fine gâchette en matière de reproduction. La truie pourra d'ailleurs vous le confirmer, elle qui vous dira que ce n'est pas parce que l'on a la queue en tire-bouchon que l'on est forcément de la « maison tire-bouchon ». En être ou ne pas en être, telle est la question. Encore que l'un n'empêche pas l'autre, c'est du moins ce que vous diront ceux qui n'aiment pas choisir. Ceux-là préféreront couper la poire en deux, et pour s'en justifier citeront peut-être Voltaire, lui qui disait : *Variété, c'est ma devise*. Ce qui ne veut pas dire que le philosophe, grand amateur de femmes qui alla jusqu'à séduire sa propre nièce, était comme dirait l'autre « à voile et à vapeur », qu'il était à « l'huile et au vinaigre », ou qu'« il marchait sur 110 et 220²⁸ ». Une versatilité que l'on appelle bisexualité, et qui caractérise une personne qui éprouve une attirance pour les deux sexes. Si certains animaux, comme c'est le cas des primates, ont clairement été identifiés comme bisexuels, aucun d'entre eux n'est érigé en symbole de cette tendance par la langue familière française. Cette dernière préfère reprendre des attributs relatifs aux bêtes, et en particulier à leur manteau. Nous dirons ainsi d'un individu sans préférence pour l'un ou l'autre sexe qu'« il est à poil et à plumes » (Caradec ; Pouy, 2009). Mais que dira-t-on en Colombie ? Dans ce pays qui impressionne par la diversité de sa faune, y a-t-il un animal pour symboliser la bisexualité ? Eh bien non, la langue colombienne se contentera d'employer une expression à teneur alimentaire, et dira d'un bisexuel : *come de res y de marrano* (Témoignage). Viande de bœuf et viande de porc, hommes et femmes, les deux lui plaisent. Mais de toute façon, comme nous le fait intelligemment remarquer un célèbre trio d'humoristes, *cela ne nous regarde pas*²⁹. Ce qui nous préoccupe, ce sont les difficultés auxquelles est confronté le traducteur. Dans le cas de l'homosexualité, établir une relation entre hominidés, phocidés et suidés a tout d'un véritable défi. Un problème où

ses connaissances scientifiques et sa logique lui seront moins utiles qu'une très bonne connaissance de la langue familière.

On ne paie jamais trop cher une bonne leçon

Le sexe c'est comme le bridge. Si vous n'avez pas un bon partenaire, mieux vaut avoir une bonne main. Comme le cinéaste Woody Allen, une nuit passée en mano à mano avec le sexe enchanteur vous procure peut-être plus de plaisir qu'une nuit passée à manier le carton. Seulement quand la malchance s'en mêle, que la disette pointe le bout de son nez et que la faim se creuse, il convient d'agir sans tarder. Pour cela, il y a l'indéfectible « veuve Poignet », alliée inconditionnelle à laquelle beaucoup resteront fidèles. Mais d'autres, peu convaincus par le plaisir solitaire, partiront arpenter le bitume à la recherche d'une éventuelle Vénus à plein temps. Cette dernière, en sa qualité d'ouvrière spécialisée, saura leur faire découvrir les joies de l'amour tarifé, et les soulagera d'un poids, non sans les délester au passage de quelques billets. C'est ce que l'on appelle, sans mauvais jeu de mots, avoir la bosse du commerce. L'une des règles d'or de la vente insiste bien sur le fait que *le client est roi*, et on voit mal comment le plus vieux métier du monde échapperait à ce commandement. C'est d'ailleurs ce qui explique son succès et sa longévité. Car si depuis la fermeture des maisons closes, conséquence de l'interdiction de la prostitution³⁰, tout est mis en œuvre pour que cette pratique soit bannie des rues, force est de constater que l'effort reste vain. La prostitution, qui selon Frédéric Dard *marcherait moins bien si les hommes n'avaient pas besoin de se confier à tout prix*³¹, générerait tout de même chaque année, dans le monde, entre 5,4 et 7,6 milliard d'euros (Le Monde diplomatique, 2001)³². Il semble bien que l'on n'ait pas fini de voir la péripatéticienne vendre ses charmes le long des caniveaux, elle qui, selon le Docteur Saint-Paul, *est indispensable à la cité comme la poubelle à la famille*. Ces messieurs en mal d'amour sont donc bien décidés à profiter encore longtemps des services que proposent les soulageuses professionnelles, qui, comme le dit si bien Coluche, *sont des femmes qui ont très vite compris que leurs meilleures amies étaient leurs jambes et qu'il fallait très souvent écarter ses meilleures amies*³³. Ce qui fait donc les affaires de ceux qui, pour avoir hérité d'une mauvaise main, sont lassés de « cirer le pingouin » et préfère donc « aller aux filles », ou, de manière plus imagée, « emmener Popaul au cirque » (Témoignage). Mais qui est donc ce mystérieux individu qui répond au nom de « Popaul » ? Celui dont le sobriquet peut aussi s'écrire « Popol », par réduplication hypocoristique du prénom « Paul », est finalement bien loin d'être un illustre inconnu, puisque tous les hommes en recensent un dans leur proche entourage. Car « Popaul » (Caradec ; Pouy, 2009), homologue du « petit Jésus » et du « petit soldat », n'est autre que l'un des surnoms que l'on donne au membre viril, appendice que l'on prend un malin plaisir à personnifier. Mais pourquoi le cirque ? Zavatta, Arlette Gruss, Bouglione³⁴... Que nenni, pas de chapiteau pour Popaul, à part peut-être pour son pantalon, car Monsieur préfère accepter l'aimable invitation de Madame de Montretout, Marquise des Hauts Trottoirs. Un choix logique pour celui qui aux acrobaties des voltigeurs préfère les cabrioles des belles de nuit, plus à même d'éponger

son vague à l'âme. Des vidangeuses d'amour qui, comme certains animaux, évoluent en meutes, et colonisent des ruelles où gouvernent désordre, tumulte et attitudes outrancières, éléments correspondant à la définition que beaucoup de dictionnaires français donnent du sens figuré du mot « cirque ». Notons également que l'on va généralement au cirque avec la ferme intention de se divertir... Mais si, quand vient la nuit, Popaul le Français s'autorise une petite visite de la ménagerie, que peut bien faire son double colombien ? Quand ce dernier ressent le besoin de lâcher du lest, et qu'il décide de s'adonner aux amours vénales, *va para donde el ganado* (« il va voir le bétail ») (Castañeda Naranjo ; Henao Salazar, 2006), montrant ainsi qu'il apprécie avant tout l'obéissance. Car c'est bien la docilité qui caractérise le plus le bétail. Apprivoisés par l'homme, formant souvent partie d'un troupeau que l'on parque, les bovins et ovins sont d'un naturel calme, et se plient volontiers aux exigences du fermier. Apprivoisées par l'argent, et donc par l'homme, les filles de joie vivent en bande sur un espace bien défini³⁵, et même si elles semblent plus agitées et plus bavardes que les bestiaux, elles sont supposées avoir l'instinct de soumission³⁶. Des prés aux pavés, un parallèle étonnant qu'Aristide Bruant note déjà dans son dictionnaire³⁷ de 1901, qui inclut le mot « génisse » comme synonyme argotique de « prostituée ». L'homme et l'animal, une histoire commune qui comme le plus vieux métier du monde remonterait presque à Adam et Ève. Adam qui, à y voir de plus près, n'a d'ailleurs peut-être pas connu le « trafic de charmes ». Une hypothèse qui se justifie plus par l'absence d'autres femmes sur Terre, que par le fait que les trottoirs n'existaient pas encore. Espérons simplement que lorsque Dieu donna les cartes, Adam hérita d'une bonne main...

Qui veut la fin veut les moyens

Désireux de tromper la faim, Adam et Ève perdirent leurs moyens devant un reptilien, qui, en fin tentateur, trouva aisément le moyen de parvenir à ses fins. Fin devin, le Créateur comprit sur l'heure que le péché originel avait souillé ses ouailles, en même temps qu'il avait scellé leur destin. Car le Saint des saints, en bon souverain, eut tôt fait d'employer les grands moyens et mit fin en un tour de main au séjour édénique des deux vilains. N'ayant pas moyen de moyenner, le couple maudit apprit à ses dépens que si *la faim chasse le loup hors du bois*, elle chasse aussi l'humain hors du jardin. Des siècles et des siècles après que les amants déchus sont repartis s'asseoir à la droite du Seigneur, c'est toujours la faim qui torture les millions de descendants des anciens locataires du paradis terrestre. Une faim de loup qui fait donc le succès d'un fruit défendu, ou *fruit d'Ève fendu*³⁸, que beaucoup essayent de croquer par tous les moyens. Ce rapport à la sexualité est un fait de société qui n'a pas échappé à la langue, elle qui a remarqué que les descendants du serpent raffolaient toujours autant du fruit de l'arbre interdit, symbole de l'acte sexuel. Une langue qui s'autorise donc à comparer l'homme à son voisin animal lorsqu'il s'agit d'évoquer les comportements amoureux et sexuels du premier. Seulement voilà, les Adam et Ève des temps modernes sont devenus polyglottes et doivent, par conséquent, faire appel aux services du traducteur. Mais ce dernier est parfois bien embarrassé, car la tâche qui lui est assignée est souvent très

difficile. Nous sommes conscients que la France et la Colombie, deux pays que la langue mais surtout l'océan séparent, ont une culture tout à fait différente. Nous avons vérifié que de ce fait un Français et un Colombien se différencient par leurs manières de percevoir certaines réalités qui pourtant existent de chaque côté de l'Atlantique. C'est ainsi fort logiquement qu'ils diffèrent également dans leur manière de dépeindre ces réalités. L'objectif du traducteur est donc de ne pas « s'emmêler les pinces ». Et nos amis les bêtes ne lui facilitent pas la tâche. Si le tigre colombien symbolise le séducteur par excellence, s'il représente la mâle assurance du charmeur, le félin hexagonal est tout un exemple de jalousie, redoutant l'infidélité de la tigresse. Une attitude qui ne correspond pas vraiment avec celle que l'on se fait d'un « bourreau des cœurs », et une ambivalence qui peut induire le traducteur en erreur. En ce qui concerne les amateurs de bestialité, à la chèvre des alpages correspond l'ânesse andine. La transhumance en France et le marronnage en Colombie sont des informations culturelles qui peuvent mettre le traducteur sur la bonne piste. Sur le Vieux Continent, le champion de la fécondité est le lapin, et son rival sud-américain est le cochon d'Inde. Difficile pour un traducteur francophone de passer du lapin de garenne, qui a envahi les campagnes hexagonales, au cobaye, qui sur le sol français vit en célibataire au fond d'une cage de laboratoire. Mais si le traducteur connaît bien la culture colombienne, il sait certainement que le *curí* est très présent en Colombie, de même qu'il sait que ce petit mammifère est élevé en semi-liberté et que sa vitesse de reproduction est devenue légendaire. Fort de ces connaissances culturelles, il peut donc orienter ses recherches dans la bonne direction et avoir bon espoir de satisfaire avec efficacité aux attentes qui concernent l'acte traductif. Le problème est que l'aspect culturel n'est pas toujours aussi explicite. Quand le Français fait l'amour, il s'imagine une bête à l'échine redoublée, et quand le Colombien s'accouple, ce dernier visualise une cavalière et son cheval. Deux références bien distinctes. Et comme l'expression française est directement reprise de l'œuvre de l'écrivain François Rabelais, elle ne présente pas de logique culturelle suffisamment évidente pour permettre au traducteur hispanophone de la concevoir. Il en est de même pour le phoque français et le cochon colombien à qui l'on colle une image d'homosexuels. Seulement ni la science ni la culture ne démontre cette caractéristique, qui s'explique par des motifs plus ou moins surprenants. On imagine que parfois seule la connaissance de l'expression exacte peut sauver le traducteur, car si la culture ne lui est pas utile, et c'est ici le cas, les dictionnaires d'expressions familières et d'argot, aussi nombreux soient-ils, ne mentionnent pas forcément toutes les tournures, et encore moins les plus vulgaires. À la vue de toutes ces constatations, il est désormais possible de statuer sur l'importance de la culture dans l'acte traductif. Il apparaît clairement qu'une bonne connaissance de la culture ne peut être qu'utile au traducteur, parce qu'elle lui permet d'orienter ses recherches ou de ne pas tomber dans certains pièges que lui tend le registre de langue familier. Cependant, ce savoir culturel est un atout qui n'est pas toujours décisif. Lorsque l'on entreprend de traduire des expressions familières et que les connaissances culturelles ne permettent pas de résoudre le problème posé, il n'y a parfois pas d'autre solution que de maîtriser parfaitement le langage familier. Ainsi, la fin justifiant les moyens, le traducteur en quête de pertinence aura tout intérêt à allier une bonne

connaissance de la culture à une bonne maîtrise du langage familier des deux langues. Une double compétence qu'il est évidemment difficile d'acquérir, à moins de séjourner dans les pays concernés pour ainsi y assimiler ces deux aspects. Cette immersion est donc vivement conseillée. Sans compter que ce sera sûrement l'occasion de vérifier que sur la Terre, il n'y a pas de frontières lorsqu'il s'agit pour les langues d'associer homo sapiens et espèces animales. Ce qui, n'en déplaise aux partisans d'Adam et Ève, nous amène à formuler une question existentielle : l'homme n'est-il pas, tout simplement, un animal comme les autres ?

Notes

¹ *L'enfant de sable* (Seuil, 1985) et *La nuit sacrée* (Seuil, 1987), Prix Goncourt, ont été traduits dans 43 langues. *Le racisme expliqué à ma fille* (Seuil, 1998) a été traduits dans 33 langues.

² Depuis les années 80, le coq est présent sur le maillot des sélections nationales françaises.

³ Le romain Suétone (1^{er} siècle ap. JC) est le premier à noter, dans son ouvrage *Vie des douze Césars*, que « coq » et « gaulois » se disent tout deux *gallus* en latin.

⁴ Chiffres de l'Institut national de la statistique et des études économiques (Insee), qui précise également qu'en France l'indicateur de divortialité est de 522 divorces pour 1000 mariages.

⁵ Le premier tome du Dictionnaire de la langue française ou Littré, du nom de son auteur, le lexicographe Émile Littré (1801-1881), est publié en 1863 par Hachette.

⁶ *Le sancocho*, composé essentiellement de viande de poule, de pommes de terre et de manioc, est un plat colombien par excellence.

⁷ Comme le précise le DRAE, en espagnol péninsulaire le terme *polla* est un synonyme familier de *pene*, c'est-à-dire de « pénis ».

⁸ Selon la dernière étude réalisée en 2007 par l'Insee.

⁹ Chiffres publiés par *Enciclopedia Espasa* dans le tome XIV de l'*Enciclopedia universal ilustrada europeo americana*.

¹⁰ Daniel Picouly est le 11^{ème} d'une famille de 13 enfants.

¹¹ *Les mots en épingle de San Antonio* (Fleuve Noir, 1980), de Françoise Dard, qui signe une biographie de son mari Frédéric Dard.

¹² Frédéric Dard (1921-2000) a écrit au total 288 romans, dont 175 aventures du Commissaire San Antonio.

¹³ Michel Audiard (1920-1985), le dialoguiste le plus célèbre du cinéma français, travailla avec 41 réalisateurs différents, et ses répliques devenues cultes firent de Jean Gabin, de Lino Ventura, de Jean-Paul Belmondo, ou encore de Bernard Blier, des « monstres sacrés » du septième art.

¹⁴ 11,74 millions de français virent *Le corniaud* lors de sa projection en salles. L'année suivante, en 1966, ils furent plus de 17 millions à apprécier *La grande vadrouille*, le plus grand succès cinématographique français du XX^{ème} siècle, une fois de plus filmé par Gérard Oury et interprété par le duo Bourvil-De Funès.

¹⁵ Extrait de l'émission télévisée *L'heure de vérité* du 4 septembre 1985. Un an auparavant, Laurent Fabius était devenu, à 37 ans, le plus jeune Premier Ministre (1984-1986) de la République française.

¹⁶ Extrait du *Journal* de 1890 de Jules Renard.

¹⁷ Maréchal de France sous Louis XIII, François de Bassompierre est un personnage à la solide réputation de galant homme. Marié en secret à Louise Marguerite de Lorraine, il fut pour cela emprisonné sur ordre du Cardinal de Richelieu, et séjourna à la prison de la Bastille de 1631 à 1643.

¹⁸ Extrait de *Fécondité*, publié en 1899, premier tome d'un cycle qu'Émile Zola intitula *Les Quatre Évangiles*. *Travail, Vérité et Justice* (inachevé) complètent la série.

¹⁹ En 1697, Charles Perrault publie un volume intitulé *Contes de ma mère l'Oye*. Outre *Le Petit Chaperon rouge*, cet ouvrage comprend d'autres contes très célèbres, comme *La Belle au bois dormant*, *Le Chat botté*, *Le Petit Poucet* ou encore *Cendrillon*.

²⁰ Une expression qui provient sûrement d'une fable de Jean de La Fontaine intitulée *Le vieux chat et la jeune souris* et publiée en 1694 dans le *Livre XII*. Elle se conclut sur cette morale : *La jeunesse se flatte, et croit tout obtenir ; La vieillesse est impitoyable*.

²¹ En 1966, Robert Bresson réalise *Au hasard Balthazar*, un film qui retrace les mésaventures de l'âne Balthazar. Celui qui déambule sur les routes landaises est ainsi devenu l'âne le plus populaire de l'Hexagone.

²² Ce célèbre zoo, que l'on appelle aussi *parc zoologique de Paris*, est situé dans le XII^{ème} arrondissement de la capitale française, à proximité du *bois de Vincennes*.

²³ En 1870, Alphonse Daudet publie un recueil de nouvelles intitulé *Lettres de mon moulin*. L'une de ces nouvelles, *La chèvre de Monsieur Seguin*, raconte l'histoire de la chèvre Blanchette. Cette dernière, trompant la vigilance de son maître, s'évade et gagne la montagne, où elle sera finalement dévorée par le loup.

²⁴ Avec *Sodomie d'une chèvre faite par un Ancien Grec*, Paul Avril (1843-1928) illustre sa conception de la bestialité.

²⁵ Extrait de *Sheeper*, roman d'Irving Rosenthal paru en 1967.

²⁶ Le musée du Louvre possède une coupe attique intitulée *Éraste et éromène*. Une gravure du V^{ème} siècle avant JC y représente les amours homosexuels de deux hommes vivant du temps de la Grèce classique.

²⁷ Antinoüs fut l'amant de l'empereur romain Hadrien (II^{ème} siècle ap. JC). Il mourut de manière prématurée et Hadrien le fit diviniser.

²⁸ Allusion au voltage, qui d'ailleurs est de 110 volts en Colombie et de 220 volts en France.

²⁹ Une phrase rendue populaire par les Inconnus et leur sketch *Stade 2*. Parodie de l'émission du même nom, deux journalistes sportifs y commentent les supposés déboires sexuels d'un athlète français.

³⁰ Le 13 avril 1946, la Loi Marthe Richard, du nom de l'une des conseillères municipales de Paris, abolissait la prostitution réglementée et imposait la fermeture des maisons de tolérance.

³¹ Extrait d'*Emballage cadeau* (Fleuve Noir, 1972), roman de Frédéric Dard appartenant à la série des *San Antonio*.

³² Article basé sur les conclusions d'un rapport de l'Organisation des Nations Unies (ONU) publié en 2001.

³³ Le célèbre humoriste Coluche, de son vrai nom Michel Colucci, maniait parfaitement la finesse de la langue française. Adorant s'attaquer aux tabous, il revendiquait sa grossièreté, mais précisait bien qu'il ne tomber jamais dans la vulgarité. Un aspect de son immense talent dont cette citation est la preuve.

³⁴ Achille Zavatta, qui fonda le cirque Zavatta en 1978, Arlette Gruss, qui créa en 1985 le cirque portant son nom, et les Bouglione, propriétaires du Cirque d'hiver de Paris depuis 1934, sont autant de grands noms du cirque hexagonal.

³⁵ L'interdiction des maisons closes oblige les prostituées à attendre dans des lieux publics la venue de leurs clients. Ces endroits sont souvent connus de tous, chaque ville ayant un secteur associé à l'exercice du « racolage ». Si l'on prend l'exemple de Paris, le quartier de Pigalle et le bois de Boulogne sont ainsi réputés pour la présence notoire de péripatéticiennes.

³⁶ Rappelons que *le client est roi*.

³⁷ *L'argot au XX^{ème} siècle* (Flammarion, 1901), dictionnaire français-argot, écrit par le chansonnier Aristide Bruant, en collaboration avec Léon de Bercy.

³⁸ D'une célèbre citation de Jean Cocteau, qui appréciait les jeux de mots et donnait cette définition : *Sexe : le fruit d'Ève fendu*.

Bibliographie

- Academia Colombiana de la Lengua. (2007). Breve diccionario de colombianismos. Bogotá, D.C.
- Bruant, A. (1901). L'argot au XX^{ème} siècle – Dictionnaire français-argot. Paris : E. Flammarion.
- Caradec, F.; Pouy, J-B. (2009). Dictionnaire du français argotique et populaire. Paris: Éditions Larousse.
- Castañeda Naranjo, LS. ; Henao Salazar, JI. (2006). Diccionario de parlache. Medellín: La Carreta Editores E.U.
- Celis Albán, F. (2005). Diccionario de colombiano actual. Bogotá: Intermedio Editores.
- Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL). (2010). [En ligne]. <http://www.cnrtl.fr/>
- CNRS-ATILF. (2010). Le Trésor de la Langue Française Informatisé. [En ligne]. <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>
- Enciclopedia Espasa. (XX^{ème} siècle). Enciclopedia universal ilustrada europeo americana. Madrid-Barcelona: Espasa Calpe S.A.
- Fernández, MS.; Osorio, NF. (2002). El parche diccionario. [En ligne]. <http://www.caucanet.net.co/nf/mc/mcweb/ini.html>
- García Pelayo, R. (2007). Gran diccionario Larousse francés-español / español-francés. Paris: Éditions Larousse.
- García Zapata, C. ; Muñoz Arroyave, C. (1993). Diccionario de las hablas populares de Antioquia. Medellín: Editorial Universidad de Antioquia.
- García Zapata, C. (2002). La “exageración” en el habla coloquial antioqueña. Medellín: Hombre Nuevo editores.
- Gaston, D. (2009). La langue dans la poche. City Editions.
- Henao Salazar, JI. ; Castañeda Naranjo, LS. (2001). El parlache. Medellín: Editorial Universidad de Antioquia.
- Institut national de la statistique et des études économiques (Insee). (2010). [En ligne]. <http://www.insee.fr/fr/default.asp>
- Le Monde diplomatique. (2001). Prostitution sans frontières – Quelques chiffres. [En ligne]. <http://www.monde-diplomatique.fr/2001/11/A/15813>

Montoya, R. (2006). Diccionario comentado del español actual en Colombia. Madrid: Editorial Visión Net.

Real Academia Española. (2001). Diccionario de la lengua española – Vigésima segunda edición. [En ligne]. <http://buscon.rae.es/draeI/>

Rey, A.; Chantreau, S. (2007). Le Robert – Dictionnaire d'expressions et locutions. Paris: Dictionnaires Le Robert.